rant de cette année, n'a pas répondu entièrement aux peines et aux efforts qu'il s'est imposés : une quarantaine de baptêmes dont une dizaine d'adultes, une douzaine d'enterrements et deux mariages.

Le catéchisme prend la plus grande partie du temps du missionnaire avec les visites à domicile : d'abord catéchisme tous les jours aux enfants de l'école, ensuite aux adultes, quand les sauvages viennent à la Mission. Il est très difficile de catéchiser les sauvages chez eux : là ils ont la parole et parlent de tout, excepté de religion ; sans doute, on s'efforce toujours de leur donner quelques notions sur la prière et leurs devoirs, mais ils se fatiguent vite de cela et ne se gênent pas pour vous dire de partir. Telle est notre situation actuelle.

Ces quelques notes vous donneront un aperçu général sur les Missions des Pieds-Noirs. Jusqu'à présent, les missionnaires ont travaillé beaucoup : plus tard peut-être verra-t-on le résultat de leurs fatigues et de leurs travaux. Quand ? Dieu seul le sait.

RIOU, O. M. I.



L'ÉCOLE INDUSTRIELLE DE DUNBOW.

RAPPORT DU R. P. LÉPINE AU T. R. PÈRE GÉNÉRAL.

MON TRÈS RÉVÉREND PÈRE,

Vous savez sans doute que la sainte obéissance, après m'avoir conduit en différentes places pendant les trois ans de mon séjour dans le diocèse de Saint-Albert, m'a appelé, en avril 1901, à la lourde tâche de remplacer, d'abord *pro tempore*, puis définitivement, le R. P. NAESSENS.

C'était une lourde tâche, en effet, pour un *jeune*, que la charge de principal de l'école industrielle Saint-Joseph

de Dunbow ; toutefois, je dois dire que ma voie était toute tracée : il n'y avait qu'à marcher sur les traces de mon prédécesseur ; de plus, de bons employés m'ont rendu la besogne légère et facile. Ce n'est pas de sitôt que le R. P. NAESSENS sera oublié à l'école ou dans le pays. Dix ans de travaux d'organisation sont marqués ici, non en lettres d'or, pour me servir de l'expression consacrée, mais en grandes et belles constructions, sans parler de l'œuvre accomplie dans les âmes rebelles des petits sauvageons pieds-noirs et cris.

J'ai l'intention de faire plus tard l'historique de notre école industrielle ; pour aujourd'hui, je me contenterai du rapport annuel.

Avant de commencer, je ne saurai trop redire la joie qui nous fut donnée, le 22 juillet dernier, par la visite de votre représentant. Le R. P. TATIN s'est déclaré enchanté de ce qu'il a vu. Notre seul regret fut son trop court séjour parmi nous, moins de vingt-quatre heures.

Le R. P. LE STANC, supérieur du district des Pieds-Noirs et de la maison de Dunbow, a sa résidence à l'école. Il rayonne tout autour pour visiter les blancs dispersés dans la prairie, et il est chargé en même temps de la direction spirituelle de nos bonnes sœurs et de la partie crise de nos élèves, tandis que je m'occupe des Pieds-Noirs ayant appris leur langue avant de venir ici. Nous avons de plus deux bons Frères convers, les FF. John et Tom MORKIN, deux excellents religieux : l'un chargé du jardin, de la pompe à vapeur, de la forge, un homme à tout faire, tandis que l'autre s'occupe de la ferme ; le premier fera ses vœux perpétuels dans un an et le second les a faits il y a déjà un an.

Les Sœurs de la Charité de Montréal, au nombre de huit, ont la charge des jeunes filles, de la lingerie, de l'infirmerie et de la cuisine.

Nous avons aussi des employés laïques, le teneur de livres, deux maîtres d'école, un boulanger, un charpentier et un cordonnier.

Voilà notre personnel au grand complet, si vous y ajoutez votre humble serviteur qui doit avoir de bonnes jambes et de bons yeux, sans compter la tête qui n'est pas toujours aussi bonne.

Notre école industrielle est située dans une vallée appelée *Dunbow*, ce qui signifie un « arc de collines »; nous sommes en effet entourés de collines, au confluent de deux rivières, le Bow et le High River, à 25 milles au sud-est de Calgary, la ville la plus importante du sud du diocèse de Saint-Albert.

Nous avons un terrain de 960 acres, partie appartenant au gouvernement, partie à l'école, et nous avons 200 acres en culture cette année, sans compter un pâturage d'un mille carré pour le bétail.

Il faut être dans la vallée ou sur les collines environnantes pour voir l'école ; elle a l'aspect d'un petit village avec ses grandes et ses petites maisons séparées et dispersées tout autour. Voici d'abord la maison pour les garçons, gros édifice en bois, comme tous les autres : deux étages avec un corps principal et deux ailes, l'une pour les plus grands, de treize à dix-huit ans ; l'autre pour les plus petits au-dessous de treize ans. Vous trouverez dans chaque aile : en bas, la salle de récréation, au-dessus, la salle de classe, et au dernier étage, le dortoir. Dans la partie centrale sont les offices, les chambres des employés et aussi un petit oratoire privé où Notre Seigneur daigne habiter particulièrement pour ses Oblats. Sur la même ligne, à quelques pas, est la maison des sœurs avec les jeunes filles ; là se trouvent, outre la cuisine, les salles et les chambres pour les sœurs et leurs élèves, le réfectoire pour tout le monde et la chapelle publique.

En arrière de la maison, nous rencontrons la glacière, le magasin des provisions et le poulailler, puis le lavoir avec les derniers perfectionnements de lavage et séchage, la machine à vapeur dirigée par le F. John Morkin et adaptée par lui à une pompe, un four, une meule à aiguiser et un moulin. Par delà toutes ces bâtisses, voici une imposante étable, partie pour les chevaux, partie pour les bêtes à cornes, avec des celliers et un grenier spacieux pour le foin, sans compter la grèneterie adjacente où nos cinq mille boisseaux de grains ont pu trouver place, puis l'étable aux veaux, la porcherie et les abris pour les voitures et les machines de culture. Un peu plus loin, vous avez la maison des employés, la menuiserie, la cordonnerie et la boulangerie.

Voilà à peu près toute la nomenclature des édifices de notre village que les étrangers considèrent comme autant d'habitations particulières, tandis que ce ne sont que des dépendances de l'école et à l'usage de l'école.

Nous avons de la place pour 100 garçons et 50 jeunes filles ; en ce moment, ils ne sont que 80.

Les plus grands ne sont en classe que la moitié du jour, l'autre moitié est consacrée au travail manuel. Les plus jeunes vont en classe toute la journée.

L'anglais est seul enseigné et parlé, et ceux qui sont venus jeunes à l'école ont oublié leur langue maternelle.

Les garçons, sous la direction du F. Tom Morkin, travaillent à la ferme et prennent soin des animaux, etc. Nous avons 117 têtes de bétail et 25 chevaux. Cette année, 200 acres de terre sont en culture, avoine, blé, orge et fourrage. Nous avons récolté l'an passé 5000 boisseaux de grains, dont à peu près 4000 d'avoine. Le pays n'est pas favorable au blé que l'on sème généralement en avril et en mai ; il n'a pas le temps de mûrir. Le seul

moyen d'avoir du blé, c'est de semer en juillet et de récolter l'année d'après en juillet. C'est ce que nous allons essayer cette année. Nous avons eu 700 boisseaux de pommes de terre, à peu près autant de carottes et de betteraves pour les animaux et 250 tonnes de fourrage, en comptant 150 tonnes de foin, coupé en dehors de la propriété qui mesure à peu près 1 mille et demi carré de superficie.

Je ne dois pas oublier notre jardin qui nous donne des légumes en abondance.

La ferme nous est d'un grand secours, car, vu le petit nombre d'élèves, l'allocation du gouvernement est insuffisante pour soutenir l'établissement à cause des frais généraux qui sont les mêmes que pour un nombreux personnel. On peut se rendre compte de nos économies, quand on compare notre école à l'école industrielle protestante de Calgary. Celle-ci a 40 enfants et il lui faut 10000 piastres pour se soutenir ; la nôtre, qui compte 80 élèves, se suffit avec 12000 piastres : le gouvernement en donne 10400, et le reste vient de la ferme.

Je n'ai pas encore parlé des différents métiers : métier de charpentier avec généralement quatre apprentis, sous la direction d'un homme de cette profession ; de cordonnier avec un ou deux apprentis ; de boulanger avec deux apprentis.

Les jeunes filles se forment au ménage sous la direction des sœurs.

Si on s'occupe tant à former ces enfants matériellement, le spirituel n'est pas négligé. Il y a pour tous une demi-heure de catéchisme chaque jour ; confession et communion mensuelles pour les plus grands, confession trimestrielle et plus souvent pour les plus petits.

On peut le dire, ces pauvres enfants indiens qui sortent de la sauvagerie sont bien plus faciles à mener que

bien des blancs. Le difficile est de savoir si le bien est superficiel ou réel. Ils prennent vite le bon pli, comme plus tard quelquefois ils le perdent aussi bien vite.

Rien n'est épargné pour éviter ce malheur, mais le vrai remède serait l'isolement de ces enfants, après leur sortie de l'école, je veux dire qu'ils devraient être sous le contrôle du prêtre dans les réserves et en dehors de l'influence délétère des parents païens et corrompus ; les sauvages, qu'ils soient jeunes, qu'ils soient vieux, sont des enfants qui ont besoin d'être toujours conduits par la main du prêtre, pour rester dans le bon chemin. Il est donc bien triste de voir ces enfants, à leur sortie de l'école, retourner dans la pourriture et la corruption, d'où ils sont sortis quelques années auparavant ; alors le bon grain semé dans ces natures molles et sans énergie est vite étouffé. Il y a des exceptions, mais elles confirment la règle et les dires de l'expérience.

Dans quelques réserves, du côté de Qu'Appelle, on a séparé des sauvages les enfants des écoles ; et là, sous la direction de l'agent et du prêtre, tout va bien. Mais ici, dans le sud du diocèse, nos agents sont pour la plupart fanatiques, cherchent à entraver notre action le plus possible et à empêcher le recrutement de notre école. Aussi sont-ils loin de nous aider à sauvegarder ces enfants qu'on a éduqués malgré eux.

Nous devons donc faire tous nos efforts pour préparer ces enfants à la vie qui les attend chez eux, et les fortifier contre les dangers et les tentations futurs.

Ce sont de jeunes plantes qu'il faut cultiver avec beaucoup de soin pour que plus tard elles donnent des fruits. Nous n'avons pas autant à défricher que les missionnaires sur les réserves, mais nous devons semer et arroser beaucoup, faire des exhortations, donner des encouragements, des réprimandes, etc. Les châtiments corporels

sont inconnus, les paroles suffisent pour rappeler à l'ordre et faire régner la discipline. L'essentiel, c'est de ne pas se lasser de répéter souvent les mêmes choses.

Daignez agréer, etc.

M. Lépine, o. m. i.



VICARIAT DU BASUTOLAND.

LETTRE DU R. P. PENNERATH AU T. R. PÈRE GÉNÉRAL.

Mission de Korokoro. — Conversions. — Fondation de la Mission de Pontmain.

Korokoro, le 20 janvier 1902.

Très révérend et bien-aimé Père,

Le Basutoland n'est qu'un coin de terre, si on le compare aux autres contrées de l'Afrique du Sud, mais c'est un coin de terre qui nourrit une population noire qui a presque doublé dans l'espace de quelques années.

Le mouvement des conversions ne semble pas se ralentir, surtout dans la Mission de Korokoro. Chaque année nous comptons une centaine de catéchumènes. Aussi l'église est trop étroite maintenant et bientôt elle ne pourra contenir que la moitié de nos chrétiens.

Dans la dernière lettre que je vous ai écrite, mon très révérend Père, je vous parlais d'une autre petite Mission que les RR. PP. Préfet et Biard avaient l'intention de fonder. Aujourd'hui cette nouvelle Mission existe, mais au prix de quelle patience et de quelles fatigues !... Elle est établie près du village du chef Thlali-Litsié, qui tout d'abord s'y était opposé, sous prétexte qu'elle serait trop près de son village et lui occasionnerait des ennuis. Aujourd'hui les circonstances ont changé. Thlali nous est devenu favorable. Sa femme s'est convertie et a reçu